



Kim Campbell ou la franche insipidité

commentaire

p. 3



Presse écrite : la CRISE

dossier

p. 6



Les deux Strindberg

culture

p. 4 et 5

MCGILL DAILY français

Volume 83, No 18

Depuis 1977

Mardi, 5 octobre 1993

MARCHETHON POUR LE SIDA: la célébration de la vie

actualité

Véra O.G. Morgado

Le premier marchethon au Québec pour amasser des fonds pour la lutte contre le sida a eu lieu à Montréal le 3 octobre dernier.

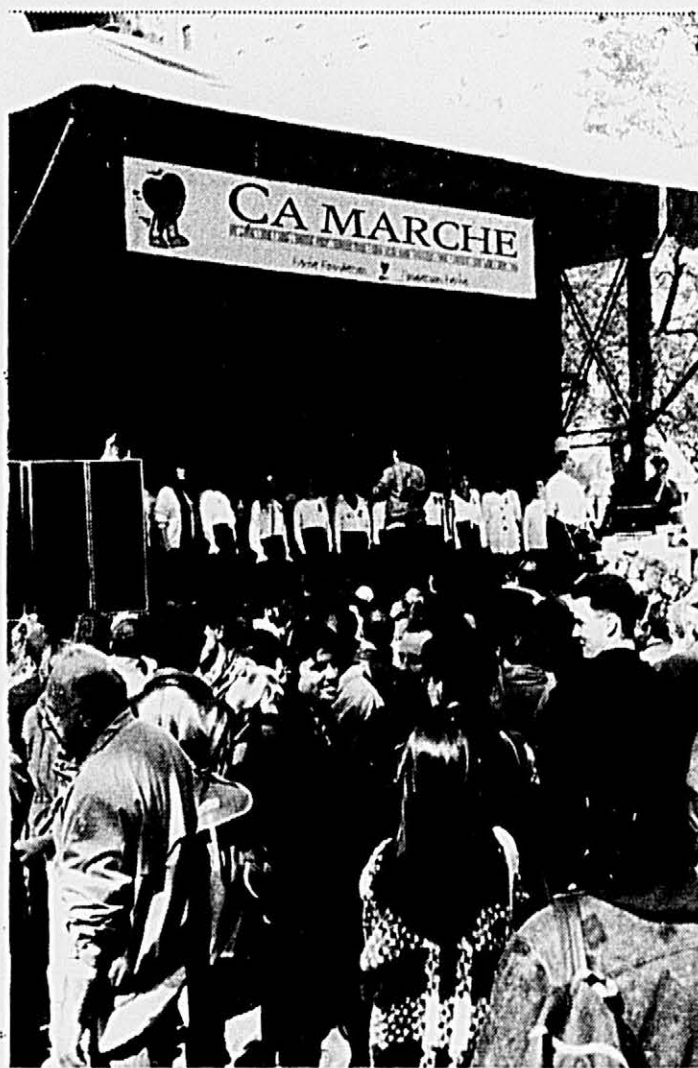
Ce même type de marchethon avait déjà eu lieu à Vancouver, Toronto et Halifax quelques années auparavant. Selon Margaret Monroa, organisatrice d'une équipe de marche et membre du comité LGBM (Lesbiennes, Gais et Bisexuels McGill), le marchethon a réuni environ 8000 participant-es. De plus, les fonds recueillis sont évalués à plus de 400 000 dollars.

Bien que la levée de fonds soit un des buts premiers énoncés par l'organisation du marchethon, celui-ci a aussi été conçu afin de sensibiliser la population et le gouvernement au sida. Harvey Cohen, organisateur du marchethon pour la Fondation Farha, s'interroge : « Voulons-nous attendre les résultats des nouvelles statistiques ou préférons nous agir maintenant? Nous sommes tous responsables du développement de cette maladie. »

Même si, ces dernières années, le gouvernement a financé la recherche et accru l'aide offerte aux personnes atteintes du sida, les organismes communautaires et bénévoles demeurent les plus actifs quand

il s'agit de promouvoir des programmes de sensibilisation populaire. Selon Harvey Cohen, il serait trop facile de blâmer le gouvernement et il ajoute que « s'il y a quelqu'un à blâmer c'est bien les hétérosexuels qui ont toujours cru que le sida ne pouvait atteindre que les groupes dits marginaux tels que les homosexuels ».

De plus, Harvey Cohen affirme que « Montréal est derrière les autres grandes villes nord-américaines quant à la fréquence des marches pour le sida. C'est parce que la population francophone est difficilement mobilisée pour une telle cause. » Pourtant, selon ce dernier, les statistiques démontrent bien, qu'entre autres, le nombre de femmes hétérosexuelles séro-positives au Québec dépasse celui des autres villes au Canada et que dans les dernières années, leur nombre a dou-



à l'âge de trente sept ans, trente trois organismes eux-mêmes dévoués à la cause du sida, à travers la province ont joint leurs effectifs et leur détermination afin d'organiser un marchethon qui réunirait plusieurs milliers de Québécois-es.

Après une année dévouée à l'organisation de l'événement, les organisateurs, organisatrices et bénévoles avaient mis sur pied une large campagne publicitaire à travers toute la province. Entre autres, la fondation a organisé une vente de t-shirts et a fait appel à des personnalités connues du monde culturel et sportif, présentes lors de l'événement. Dimanche dernier, le

blé.

Ce marchethon pour le sida est rendu unique grâce à l'envergure de ses opérations. Sous la bannière de la Fondation Farha, créée par l'homme d'affaires montréalais Ron Farha mort du sida en juillet dernier

discours de la comédienne Françoise Faucher soulignait que le sida est une maladie tragique, non seulement à cause de son ampleur mais aussi à cause du contexte où s'effectue la transmission de la maladie. La comédienne affirmait à la foule

réunie au carré Dominion que « ça se passe en disant un je t'aime... ».

Les trente-trois organismes qui ont appuyé la Fondation Farha ont attiré trois cent cinquante et un groupes de marcheurs et marcheuses issus d'autres sortes d'organismes tels des cégeps, des organisations privées ainsi que communautaires. Harvey Cohen déclare que « malgré l'enthousiasme de la population face à un tel événement, cette opération requiert toujours une large banque de bénévoles. Inutile de dire que trouver des bénévoles s'avère une de nos tâches les plus ardues. »

Au point de vue financier, 15 pour cent des fonds récoltés par la marche seront alloués au financement de l'événement. Le reste sera réparti entre les trente trois partenaires par un comité mis sur pied par la fondation. Cet argent servira surtout à des fins pratiques telles que l'appui financier et médical aux victimes du sida. Harvey Cohen explique : « Ce marchethon sert à célébrer la vie et amener une connaissance de cette maladie mais nous voulons avant tout pourvoir une qualité de vie aux personnes atteintes du sida. Plusieurs de ces patientes ne peuvent ni se procurer les médicaments qui sont dispendieux, ni se permettre de vivre décemment c'est-à-dire avoir accès à un logement, à de la nourriture et à des services d'aide. »

Le Canada aura son premier institut à McGill

actualité

Sophie Brouillet

McGill deviendra bientôt le berceau du premier institut d'études canadiennes au pays. Il s'agit là d'une entreprise sans précédent, rendue possible par un don de 10 millions de dollars de la famille de Charles Bronfman. Fondé en juin dernier, l'institut devrait entrer en fonction dès l'année 94-95. D'ici là, sa structure et son mandat font l'objet de beaucoup d'espéros, mais aussi de questions sans réponses et d'inquiétudes.

Selon M. John McCallum, doyen de la faculté des Lettres, cet institut offre à McGill l'occasion de mettre l'accent sur le Canada comme elle a négligé de le faire dans le passé, absorbée par sa vocation internationale. Il ajoute que la situation

unique de l'université, à l'intersection des cultures francophone et anglophone, en fait le milieu tout indiqué pour approfondir des études canadiennes.

La fonction essentielle du centre sera de promouvoir une approche interdisciplinaire du Canada. Les cours déjà offerts à l'université resteront attachés à leur département respectif, tandis que l'institut mettra en place un cours d'introduction aux études interdisciplinaires et trois ou quatre séminaires.

Par l'intermédiaire de conférences, de colloques, d'activités culturelles et de travaux de recherche, on espère aussi réunir en un même endroit des canadianistes éminent-

es et favoriser leurs échanges. Idéalement, l'institut devrait en arriver à « apporter des solutions durables aux problèmes qui empêchent le

La fonction essentielle du centre sera de promouvoir une approche interdisciplinaire du Canada.

Canada de donner toute sa mesure », et donc à « avoir une profonde influence sur les politiques publiques. »

Déraciner l'indifférence

Si tout le monde s'entend sur l'intérêt du projet, le besoin véritable de faire une place plus grande au canadianisme ne fait pas l'unanimité chez les professeur-es impliqués. En fait, l'initiative ne vient pas d'abord de l'université mais de Charles Bronfman lui-même, qui a signifié sa disposition à faire un don pour les études canadiennes et

ainsi encourager McGill à mettre sur pied un projet. Pour sa part, le professeur Manfredi, coordonnateur de l'actuel programme d'études canadiennes, voit d'un bon œil l'avènement de nouvelles ressources mais juge le réseau de cours actuellement en vigueur complet et satisfaisant. Le professeur Trehearne, spécialiste en littérature canadienne, renchérit : « Nous avons bien réussi jusqu'à maintenant. Espérons que, désormais, nous pourrions briller. »

Donner une nouvelle envergure aux études canadiennes s'avère un défi de taille si l'on en juge d'après les obstacles auxquels elles se sont toujours heurtées à McGill. « Je ne

blâme pas les professeurs pour les lacunes au niveau du canadianisme », fait remarquer le doyen McCallum. « Le problème, c'est le manque d'élèves, qui empêche de développer les programmes. » Pour le professeur Ripley, spécialiste du théâtre canadien, les gens n'ont pas encore rompu avec la mentalité coloniale, selon laquelle

Le besoin véritable de faire une place plus grande au canadianisme ne fait pas l'unanimité chez les professeur-es impliqués.

tout ce qui est supérieur vient d'ailleurs. « Ce n'est pas encore considéré sérieux de se spécialiser dans le domaine canadien, déplore-t-il. Ça reste un intérêt secondaire, un à-côté. » Pour sa part, le professeur Ricard, du dé-

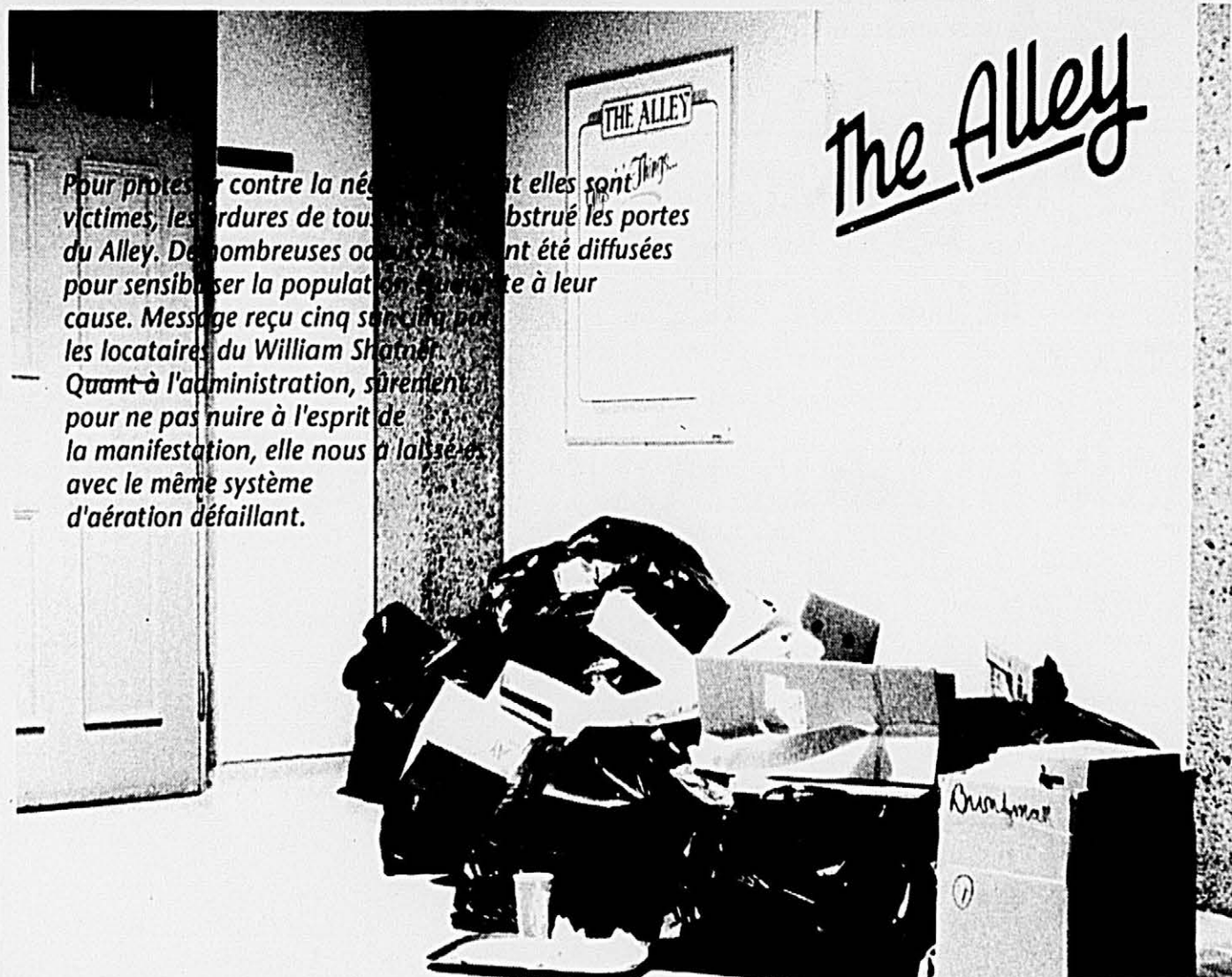
partement de langue et littérature

► **Suite page 8**

Centre pour les victimes d'agression sexuelle de McGill 398-2700

Le mythe : les hommes qui violent d'autres hommes (y compris des garçons) sont des homosexuels

La réalité : la plupart des hommes qui violent d'autres hommes sont hétérosexuels. Certains hommes qui doutent de leur propre masculinité s'attaquent ensuite à des gais. Leur agression est motivée par la haine et la recherche du sentiment de domination sur les autres.



Pour protester contre la négligence et les obstacles qui ont été mis en place pour empêcher les victimes, les débris de tous les jours ont été accumulés devant les portes de l'Alley. De nombreuses copies de ce message ont été diffusées pour sensibiliser la population à leur cause. Message reçu cinq semaines par les locataires du William Shatner. Quant à l'administration, sûrement pour ne pas nuire à l'esprit de la manifestation, elle nous a laissés avec le même système d'aération défaillant.

ACTIVITÉS

Amnistie Internationale McGill tient ses réunions tous les mardi soirs à 18h30 dans la salle 425 ou 435 de l'édifice Shatner. Tous et toutes sont invité-es. « Ecrivez une lettre ... sauvez une vie. »

Les lesbiennes, bisexuel-les et gais de McGill (LBGM) tiendront leur deuxième réunion mardi 5 octobre à 18h30 dans la salle B-09 de l'édifice Shatner. « Les femmes, montrez aux hommes que vous existez! »

La société des étudiant-es de 2ème et 3ème cycles organise des ateliers et présente des films sur le sida. L'événement aura lieu de 17h30 à 21h00 lundi 4 octobre au 1er étage de Thomson House, 3650 McTavish. Pour le programme et plus de renseignements composez le 398-3756.

Hillel tiendra sa réunion générale mardi 5 octobre à 17h30 au 3460 rue Stanley. Tout le monde est invité. Venez voir de quoi il s'agit. Pour d'autres renseignements composez le 845-9171.

Le groupe de sensibilisation à l'Amérique Latine se réunira mardi le 5 octobre à 17h00 dans la salle 435 de l'édifice Shatner.

Rhinocéros Cabaret, tous les lundis à 21h00 au Café Campus, 57 Prince Arthur E. Différents thèmes seront traités. Pour plus de renseignements composez le 499-0097 ou le 345-5534.

Le Walk-Safe Network tiendra sa session de formation obligatoire pour les bénévoles qui n'y ont pas encore participé mardi 12 octobre dans la salle de bal de l'édifice Shatner. Bienvenue à tous et à toutes.

Le comité environnemental de l'Association des étudiant-es de l'Université McGill tiendra sa première réunion générale mercredi le 6 octobre à 16h30 dans la salle 310 de l'édifice Shatner. Tous les étudiant-es sont invité-es. Impliquez-vous pour aider à protéger l'environnement sur notre campus.

Théâtre de la Grenouille

Prochaine réunion:
mercredi 6 octobre 1993,
à 16h30,
au Salon des étudiants
du pavillon Peterson,
salle 114.

CKUT 90,3mf

Découvrez comment votre station communautaire et universitaire peut devenir votre voix

Nous sommes présentement à la recherche de bénévoles. Pour plus d'information, présentez-vous au bureau de CKUT - Radio McGill - 90,3 mf 3480 MacTavish, bureau B-15 Montréal, P.Q. H3A 1X9 tél.: 398-6787



ÉCOUTEZ NOTRE PROGRAMMATION FRANCOPHONE

LA JOURNÉE LONGUE (Jeu. 14h-14h30): le travail et la lutte contre le travail
COMME UN BOUMERANG (Jeu. 23h-01h): le rock
COMPLEXE DE JAVEX (mar. 18h-19h): les arts et spectacles
ENTRE PARENTHÈSES (mar. 17h-18h): information locale / internationale
POINT-VIRGULE (mar. 19h30-20h): la littérature
QUEBEC ACADIE EN MUSIQUE (sam. 9h-10h)
Z'ONDES ALTÉRÉES (mer. 14h-15h): la science humaine
SAMEDI MIDI (sam. 10h30-13h): émission haïtienne
SOUVERAINS ANONYMES (lun. 14h-15h): un parole par des paroles
TROISIÈME ACTE (mar. 19h-19h30): le théâtre

Franche insipidité

Il ne faut pas confondre franchise et insipidité.

Kim Campbell nous avait promis une nouvelle façon de faire de la politique, sans tromperie ni mensonge. Or, dès qu'elle s'est mise à parler crûment et franchement de réduction de déficit et, inévitablement, de coupures budgétaires arides, ces messieurs-dames les journalistes et analystes se sont empressés de noter cette « erreur » politique qui donnait des munitions au camp libéral. Erreur? Vous vous attendiez à quoi, messieurs-dames? À la traditionnelle distribution de nanans électoraux?

Manque de tact, certes. Mais, je vous le rappelle, les constats de Kim Campbell sont rigoureusement vrais. Le Canada vit une crise financière très grave, le déficit étrangle la reprise ainsi que la création d'emplois et réduit considérablement la marge de manœuvre du gouvernement en matière de politiques économiques. La solution préconisée par la Première Ministre est tout simplement de l'éliminer et elle en fait sa principale - et seule - promesse. Point à la ligne.

En effet, que promettre alors que les coffres de l'État sont vides? Le plan économique libéral - quoique fort bien construit et conséquent - ajouterait 100 milliard de dollars au déficit actuel. Proposition qui ne représente qu'une belle stratégie électoraliste et ne ferait qu'hypothéquer davantage les prochaines générations (jusqu'au jour où les Américains et les Japonais, qui financent déjà en grande partie nos programmes sociaux, fermeront le compte de crédit...).

Comment Mme Campbell arrivera-t-elle à son but? Là-dessus, son mutisme fait jaser. Pourtant, la réponse à cette question n'est-elle pas claire? Je la résume en un seul mot : couper, ce mot hérétique qui fait frémir toute organisation de campagnes électorales.

Dans son discours de mardi dernier, Kim Campbell a donné plus de détails quant à ces coupures : les Conservateurs appliqueront des compressions de 6,4 milliards (en plus des 8 milliards prévus dans le dernier budget conservateur. Il est là, monsieur Chrétien, le mystérieux vide de 8 milliards!) dans les subventions aux entreprises, l'administration fédérale, l'aide internationale et la défense nationale, toutes des mesures qui ont été annoncées à un moment ou l'autre depuis l'élection de Kim Campbell à la tête du PC. Il restera encore 1,1 milliard à combler et Campbell croit pouvoir aller le chercher par des négociations avec les provinces sur la péré-

quation et par des réformes de certains programmes sociaux.

Parlons-en de ces programmes sociaux. Depuis le début de la campagne, Kim Campbell parle de coupures dans ce domaine qu'en « dernier recours ». Mais, probablement sous la pression de son parti et des sondages, elle s'est tout simplement résignée à ne pas y toucher. De la frime? Peut-être. Reste que son plan quinquennal de réduction du budget confirme leur protection tout en éliminant le déficit. Et l'arithmétique de ces prévisions est rigoureuse, quoique assez optimiste puisqu'elle implique une croissance économique annuelle de 4,3 p. cent.

Gaffe électorale que de parler de coupures? Aussi bien dire que la « vérité » fait perdre des élections! L'ambiguïté est là : les journalistes fustigent la Première ministre dès qu'elle sert une réponse nébuleuse, mais la qualifient de naïveté dès qu'elle parle carré. Malgré tout, Kim Campbell, au lieu de faire miroiter la création d'emplois ou la relance économique, s'accroche à la lutte au déficit et aux très impopulaires coupures budgétaires. De la politique traditionnelle ça?

Attention : le portrait n'est pas aussi rose... La campagne conservatrice est monstrueusement insipide et insignifiante. Leur programme électoral se résume à une brochure d'une quarantaine de pages rédigées à la hâte. Les idées nouvelles sont asphyxiées par les très banales discussions de déficit. La constitution... la quoi? Quelques réponses nébuleuses et évasives à des questions importantes, les grands débats d'idées étouffés, les nombreuses tergiversations concernant la méthode de réduction du déficit, un peu d'improvisation et une préférence particulière à prononcer des discours cruciaux devant des élèves du primaire ou du secondaire! Ce n'est pas la franchise de Campbell qui sabote sa campagne...

Quand on pense que les autres partis promettent l'élimination de la TPS (pour la remplacer par quoi? Les détails sont à venir...), l'effacement du déficit en trois ans (qui dit deux?), de déchirer purement et simplement l'ALENA, de régler tous les problèmes économiques par la souveraineté du Québec et de faire baisser le taux de chômage en faisant méditer 2500 personnes en même temps, je commence à regretter la disparition du Parti Rhinocéros...

Frédéric Laurin

Quand la Science se fait plate

Le Festival international du film scientifique du Québec vient de se terminer. Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il n'a pas suscité d'engouement général. En effet, à part une poignée de mordus irrécupérables, pratiquement personne n'irait au cinéma de l'Office national du film, rue St-Denis, pour goûter aux fruits de l'arbre de la connaissance. Pour une fois, la grande majorité silencieuse a raison. La vulgarisation scientifique est presque toujours ennuyante.

Pourtant, il y a des exceptions, qui sont parfois de qualité telle qu'elles donnent la patience de regarder des douzaines d'insipides reportages dans l'espoir de découvrir une perle rare. Mentionnons la superbe série *L'évolution de l'homme* par Jacob Bronowski, les livres de Stephen Jay Gould, le livre *Camping with a prince and other tales of science in Africa* de Thomas A. Bass, le film *And the band played on* qui a fait salle comble au dernier Festival des films du monde, etc.

Ces bijoux présentent une approche tout à fait différente de la vulgarisation scientifique. Leur facture est aux antipodes du style pédagogique de David Suzuki, de *Découverte* ou de *Omni science*. Quoique la méthode de ces derniers puisse donner occasionnellement de bons résultats, elle a pour défaut de ramener les auditeurs et auditrices sur les bancs d'école. Reviennent les images du ou de la professeur-e de biologie présentant un film 16 mm sur la pollinisation des fleurs. Souvenirs soporifiques pour la plupart d'entre nous.

Le plus grand défaut de la vulgarisation scientifique telle qu'elle est le plus souvent pratiquée, c'est qu'elle cible un public qui n'existe tout simplement pas. Le meilleur exemple pour illustrer ces propos est le dernier film IMAX. La force du soleil, une coproduction canado-japonaise, illustre en trois dimensions les mécanismes de la photosynthèse et du travail des muscles avec beaucoup, beaucoup de détails. Et ajout d'un atome hydrogène par-ci, coupure de molécule de l'adénine triphosphate (ATP) par-là. Pas étonnant que Huguette Roberge, la critique de *La Presse*, dise qu'elle n'a presque rien compris, comme la plupart du public présent.

Par contre, elle ajoute que ce film est pour les bollés en sciences. C'est là que le bât blesse. Les bollés en sciences comprennent peut-être plus le propos du film que Mme Roberge ne l'a fait, mais ils n'en ont rien à foutre de la formation de l'ATP. Je ne connais pas une seule bol qui se soit délectée de l'apprentissage des soixante molécules du cycle de Krebs. Le public pour ce genre de film est pratiquement inexistant.

Je ne sais pas si ça a amusé le Japonais de dépenser des millions pour faire tourner dans tous les sens les molécules d'ATP en IMAX 3D, mais j'appelle ça un gaspillage d'argent. Car de l'argent, il y en a. Peut-être pas autant que pour *Terminator 2*, mais il y en a quand même. L'industrie scientifique a de l'argent disponible pour soigner son image comme le prouvent les nombreuses commandites que le film IMAX a recueillies.

Si le problème n'est pas monétaire, alors quel est-il? Sans prétendre à la vérité absolue, je crois que le manque d'intérêt du public en général a laissé toute la place aux personnes bien pensantes. Vous savez comme elles peuvent être ennuyeuses : elles vous font manger des fibres et du tofu, vantent les mérites de la marche et vous mettent en garde contre les rayons ultraviolets du soleil. De la même manière, elles rêvent d'une société où la formule chimique du glucose serait connue de tous.

Certains média, alertés par le manque de popularité de la vulgarisation scientifique traditionnelle, ont décidé de rapprocher le contenu de la vie de Monsieur et Madame-tout-le-monde. Nous avons donc eu droit à une marée de documentaires sur le cholestérol et la couche d'ozone. Ce n'est pas le contenu qu'il faut changer, mais le contenant!

Moi, je rêve de livres, de films où toute l'excitation de la recherche serait présente. La science peut être passionnante si elle est présentée avec les mêmes techniques que celles habituellement utilisées pour peindre la passion des relations amoureuses et la haine de l'envie. Place à l'histoire de la recherche dans ce qu'elle a de plus humain, place à la musique, aux effets dramatiques.

Pourtant, certaines personnes font les mêmes rêves. J'en veux pour preuve le guide écrit par Guy Paquin à l'intention des participant-es du concours de vulgarisation scientifique de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS). M. Paquin conseillait aux personnes participantes de mettre l'accent sur la perspective humaine de la recherche. Pourtant, les six lauréat-es du concours ont écrit des articles désolants de banalité.

La morale de l'histoire est qu'il faut arrêter de mettre des barrières entre la science et la vraie vie. La science influence la vie de tous et toutes plus qu'on ne pourrait l'imaginer. De plus, il y a un public pour ce genre de décroissement, comme le prouve le succès de *And the band played on*. Qu'on mette un terme à la platitude!

Nicolas Desautels-Soucy

bureau de la rédaction: 3480 rue McTavish, suite B-03, Montréal, Québec, H3A 1X9, tél.: (514) 398-6784 • bureau d'affaires: 3480 rue McTavish, suite B-17, Montréal, Québec, H3A 1X9, tél.: (514) 398-6790 • no du télécopieur du Daily: 398-8318

MCGILL DAILY

Le *McGill Daily français* encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés — incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du *Daily* n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé par David Martin Development inc.

Le *Daily* est membre fondateur de la Canadian University Press « CUP », de la Presse étudiante du Québec « PEQ », de Publi-Peq et de

Le McGill Daily

coordonateur de la rédaction: Dave Ley
coordinatrice de la rédaction nouvelles: Kristin Andrews
rédaction nouvelles: Liz Unna, Afra Jalabi, et Kristen Boon
rédaction culturelle: Melanie Newton et Pat Harewood

responsable des dossiers: Dave Austin
directrice photographique: Marie-Louise Gariépy
responsable des relations publiques: Zack Taylor
gérante: Marian Schrier
assistante-gérante: Jo-Anne Pickel
publicité: Boris Shedov et Lettie Matteo
photo composition et publicité: Robert Costain

Le McGill Daily français:

rédaction en chef: Marie-Violaine Boucher
rédaction nouvelle: Vannina Maestracci et Daniel Merritt
rédaction culture: Kathleen McCaughey et Thomas Lavier
mise en page: Nicolas Doré

collaboration:

Jean-François Thibault	Yaël Perez	Geneviève Billette
Laure Neuville	Nicolas Desautels-Soucy	Sophie Brouillet
Benoit LeBlanc	Frédéric Laurin	Alexandre Michaud
Véra Morgado		François Lizotte
Narimane Nabahi		

français

L'oeil de Sarah

exposition

Thomas Lavier

En pleine célébration automnale des couleurs, Sarah, jeune peintre montréalaise, se joint à la fête avec l'éclat de ses toiles. Sa toute première exposition est autoproduite et sera présentée au magasin S.O.L.E. jusqu'au 17 novembre.

Sarah est une découverte. Son art bourgeoise à peine et promet de belles fleurs. Il est jeune, et a la fraîcheur d'un premier souffle artistique. Ses toiles, une quinzaine en tout, tracent l'itinéraire d'une jeune femme dans ses lectures de magazines branchés. Son oeuvre pourrait s'intituler Sarah au pays des merveilles de la mode.

L'exposition est sans titre, mais construite autour d'une pièce centrale : *L'Oeil*, une toile représentant un oeil hyperréaliste avec des couleurs très vives.

« Ce qui donne le ton à l'exposition c'est *L'Oeil*, clame-t-elle. C'est

le reflet de celui qui regarde la peinture. *L'Oeil* c'est le regard rendu au spectateur. »

C'est par l'oeil que se vivent ses oeuvres. Les couleurs se complètent, s'entrechoquent. L'association de vert et d'orange fluo est fréquente.

« J'emploie des couleurs plus que



L'oeil

vraies. C'est le peintre Sacha qui m'a le plus impressionné par cet usage des couleurs. La couleur doit exprimer les sentiments. A partir d'une image, je rajoute ce qui lui manque, ce que je sens avec ces couleurs. »

Mais cet oeil, c'est surtout celui de Sarah qui s'abreuve d'images médiatisées et qui les interprète, les transforme. Des images idéalisées et resplendissantes où se meuvent les mannequins qu'elle prend pour modèles. Les femmes sont belles, les corps parfaits; la pose impeccable.

« La mode m'offre plein d'images. Je m'intéresse surtout à la femme parce que moi je suis une femme; j'essaie d'incarner ses états d'âme. J'aime beaucoup le corps des femmes, c'est le sujet que je préfère peindre, c'est mon intérêt le plus immédiat. »

Toutefois son oeuvre n'est pas le reflet des préoccupations de jeune femme obsédée par la mode et par son corps. La mode ici sert claire-



Señorita

ment de prétexte. Le thème central est précisément la consommation de ses images. Un renouveau du Pop-art, dans l'ère du *fashionworld* ?

Sarah s'en défend bien. Et puis elle n'a pas encore la perspicacité d'un Andy Warhol. Cette interprétation d'images, ce jeu avec les stéréotypes de la mode demeurent

naïfs. On voudrait la voir forcer la pose de ses personnages, la remodeler avec plus de conviction.

Or cette vision, elle ne l'a pas encore acquise.

« J'aime bien exagérer les poses, mais j'essaie aussi de garder la source de mon inspiration intacte. » se justifie-t-elle. Après tout, ce n'est que son premier jet; elle n'a que dix-huit ans. Et ce détour dans le monde de la mode n'est que temporaire.

« Ce qui m'intéresse, c'est le portrait. Ma prochaine collection portera sur les personnes de race noire et toutes leurs images stéréotypées : du *rastaman*, à l'africain, en passant par le *bluesman*, etc... »

Avis à ceux et celles qui se sentent mécènes. Sarah est à découvrir. Ça vaut le coup d'oeil, question de l'éblouir...

Exposition de toiles, de la peintre Sarah, au magasin S.O.L.E, 5132 St-Laurent, jusqu'au 17 novembre.

Voltaire et Rousseau en confrontation à l'Espace GO

François Lizotte

L'histoire littéraire ne fait nulle part mention d'une rencontre entre les deux philosophes ennemis. Cependant, l'auteur Jean-François Prévand, en se servant de la magie du théâtre, a réussi à concrétiser une confrontation qui n'a eu lieu, à l'époque, que sur papier.

Le prétexte de la rencontre prend des airs d'enquête policière. En 1765, Rousseau (Robert Lalonde) est chassé de Suisse à la suite de la parution d'un pamphlet anonyme qui a sali sa réputation. Voulant élucider l'affaire, il se rend chez Voltaire (René-Daniel Dubois) et demande à ce dernier s'il est l'auteur de *Sentiment des citoyens*!, brochure dans laquelle on insinue que Rousseau « le moralisateur » aurait abandonné ses cinq enfants à l'assistance publique. L'affrontement des deux grands esprits éclate.

Les deux antagonistes ont beau avoir vécu à la même époque, ils sont séparés par une génération littéraire. Comme l'écrit Prévand, « Voltaire regarde toujours vers le classicisme et le siècle de Racine



Voltaire dans une de ses tirades contre Rousseau

tandis que Rousseau est plus porté vers le dix-neuvième siècle à venir, la Révolution, le Romantisme. » La mise en scène de Jean Asselin (qui joue également le rôle du valet de Voltaire) fait ressortir de façon très nette le contraste entre les deux hommes. Voltaire le mondain est dépeint comme un pantouflard en habit de soie vivant dans son petit confort, alors que Rousseau le bohème a plutôt

l'air d'un coureur des bois avec son costume farfelu. La simple façon de boire le café en dit long sur les manières des deux hommes.

Tout au long de la pièce, nous est présenté un Rousseau tourmenté et malade. Son aîné a nettement l'avantage du jeu. L'esprit vif et le cynisme de Voltaire tournent facilement en dérision les idées de ce pauvre Jean-Jacques. Celui-ci, un peu trop utopiste, se laisse empor-

ter dans des élans romantiques en invoquant la nature et la vertu, et lance à son interlocuteur : « Vous jouissez, moi j'espère. »

Prévand l'avoue, il préfère Voltaire à Rousseau. Par conséquent, il ne faut pas être surpris de voir la confrontation dégénérer en un procès de la pensée Rousseauiste. C'est Rousseau qui est remis en question et non Voltaire.

Rousseau s'oppose au théâtre et y voit une entrave à la vertu, « un trafic de soi-

même », alors que Voltaire s'en fait le grand défenseur. Les sciences et les arts, comme l'a prétendu Rousseau, contribuent-ils à corrompre l'esprit humain? Le luxe est-il une entrave au bonheur collectif? Autant d'idées que Voltaire s'attardera à réfuter, lui qui qualifiait le superflu de « chose très nécessaire ».

La qualité première du texte de Prévand réside en de solides dialo-

gues dans une langue soutenue, sans pour autant être inaccessibles au public. En effet, *Voltaire Rousseau* ne semble pas conçu uniquement pour un petit groupe de spécialistes du dix-huitième siècle. Malgré le sérieux du sujet, l'humour des répliques ne manque pas de provoquer des éclats de rire dans la salle, ce qui ajoute beaucoup d'intérêt à la pièce, même si certains puristes pourraient trouver les personnages un peu trop caricaturés. Le petit rire de Voltaire qui n'est pas sans rappeler celui de l'*Amadeus* de Forman peut surprendre un peu, mais il vient brillamment faire ressortir le caractère précieux et cynique du personnage.

La performance remarquable de René-Daniel Dubois et de Robert Lalonde, alliée à la solide mise en scène de Jean Asselin, font de cette pièce une réussite. Bref, un spectacle qui saura sûrement plaire et qui devrait connaître un succès bien mérité.

Voltaire Rousseau de Jean-François Prévand; mise en scène de Jean Asselin; avec René-Daniel Dubois (Voltaire), Robert Lalonde (Rousseau) et Jean Asselin (Wagnière). À l'Espace GO jusqu'au 30 octobre.

Strindberg à la mode

théâtre

**Geneviève Billette
et Benoît LeBlanc**

Le théâtre de Strindberg en est un de chair, de plaies ouvertes, de corps qui s'appellent. Mêlé de cruauté, le désir, cet impératif, précède la parole.

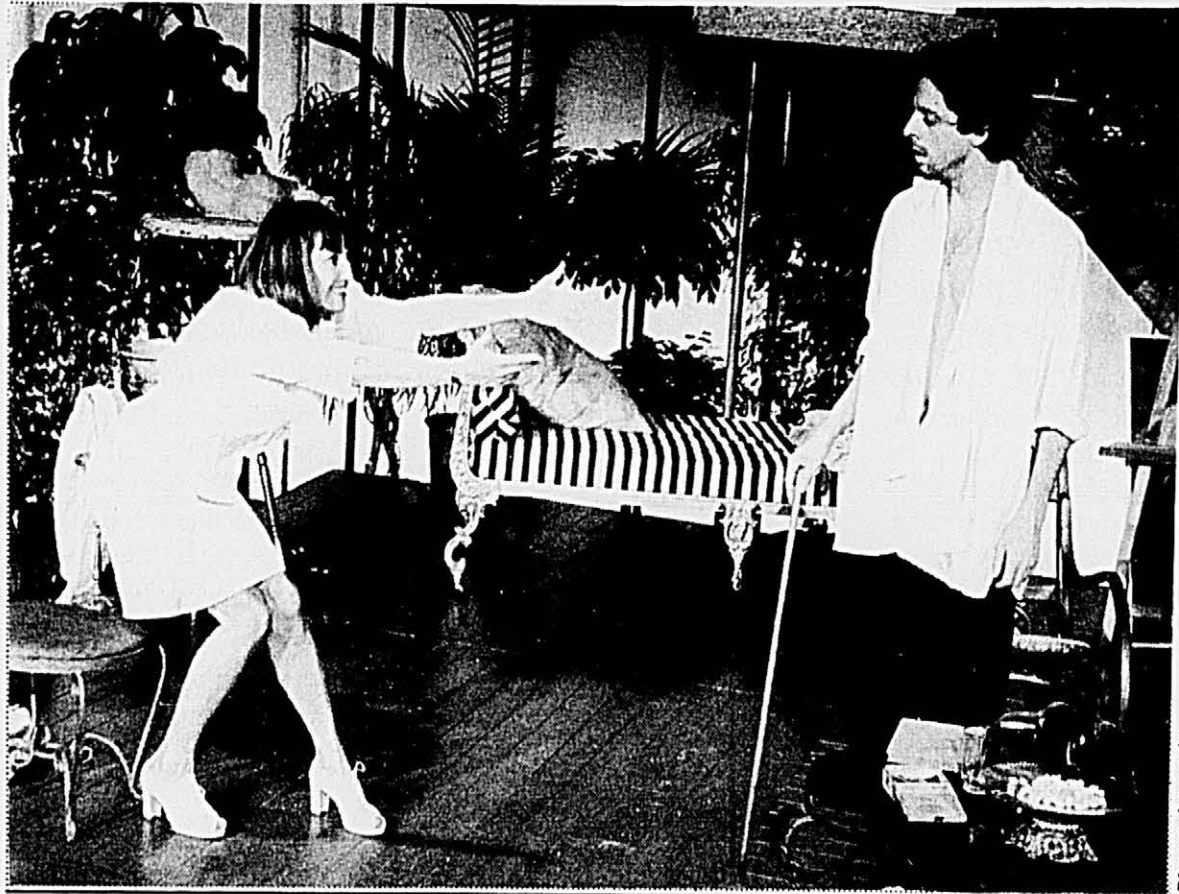
Mademoiselle Julie et *Créanciers* montrent bien cet érotisme où faire souffrir est le mot d'ordre. L'une tenant l'affiche au Rideau Vert, l'autre à l'Espace La Veillée, les deux œuvres du dramaturge suédois ont subi des traitements fort différents.

• Les créances du cœur

L'adaptation de *Créanciers* présentée par le groupe de la Veillée accorde une importance capitale au sous-texte érotique qui soutient l'œuvre. Le public, voyeur, pénètre dans l'univers des non-dits, là où les intentions, d'ordinaire drapées par les mots, sont crûment dévoilées.

Marqués par les affres de l'amour, Adolphe (Jean Turcotte) et Gustave (Denis Michaud) tentent de mettre à jour le véritable visage de Tekla (Carmen Jolin). Un piège dans lequel chacun des hommes s'écroule. Car si l'amour-propre des amants déchus force les spéculations culpabilisantes, le jeu de Tekla ne s'avère point double; elle avoue franchement avoir un cœur assez grand pour chérir plus d'un homme. Apologie de la frivolité? Non. Réflexion sur ce que l'on appelle l'honneur, et qui trop souvent légitimise la cruauté.

C'est par une semi-nudité des corps que le metteur en scène Téo Spychalski a choisi d'illustrer le dévoilement de l'âme. Les sous-vêtements, factures d'années d'endettement affectif ou masques, tombent pour révéler l'espace intime,



Pierre Longtin

Carmen Jolin et Jean Turcotte dans les rôles de Tekla et Adolphe

fragile, des personnages. Celui pour la défense duquel on est prêt à crier vengeance.

Ainsi, les véritables narrateurs de *Créanciers* sont les corps des comédiens, qui témoignent de souvenirs sulfureux et de désirs bien présents. Les trois interprètes habitent la scène avec un parfait contrôle et une généreuse énergie. Spychalski signe une mise en scène rigoureuse, qui tient parfois de la chorégraphie, mais qui n'est pas pour autant poseuse. Une production audacieuse qui sait allier intelligence et sensualité.

• Mademoiselle Julie, madame Filiatrault

De facture plus classique, la mise en scène de *Mademoiselle Julie* ne comporte aucun risque et tend à

rendre flottante la tension première du drame. Madame Filiatrault n'a pas voulu relire la pièce mais a plutôt choisi de rester collée au texte. On ne regarde pas le jeu, on écoute une suite de dialogues. Ce qui n'est pas désagréable en regard des performances offertes par les deux protagonistes mais aurait pu donner plus de mordant à l'œuvre de Strindberg.

D'une histoire somme toute banale, l'auteur suédois concocte une tragédie où les mœurs traditionnelles sont éventrées. Julie (Sylvie Drapeau) se donne à Jean (Luc Picard) la nuit de la Saint-Jean. Plutôt mince le prétexte, non? Or l'une est aristocrate, l'autre est son domestique. Voilà le nœud. Ainsi le choc inacceptable des classes sociales provoquera un effondrement des va-

leurs et des êtres en place.

L'ensemble des jeux de séduction, qui demeure l'aspect le plus captivant de la pièce, n'occupe que la première heure de *Mademoiselle Julie*. Les futurs amants prennent plaisir à s'affronter, à s'humilier. Ils se gargarisent des pires méchancetés. Le public voyeur rit de l'un, prend le parti de l'autre.

C'est que les personnages ne ménagent pas leurs efforts. Mademoiselle fait embrasser ses bottes, gifler et vocifère ses frustrations de capricieuse insatisfaite; de son côté, monsieur Jean prend avantage du magnétisme qu'il exerce sur sa maîtresse, débite à Julie ses quatre vérités pour ensuite la soumettre complètement à ses ordres. On profite des faiblesses de l'instinct, des tourments de l'attirance sexuelle,

pour blesser le sexe opposé. On joue le jeu du chat et de la souris à merveille. On attire pour mieux repousser et ignorer car lorsque le corps et le cœur de quelqu'un nous sont acquis, on peut en disposer à notre guise. Telle est la règle.

Toutefois lorsque la victoire est facile et rapide, le drame perd du rythme. Les quelques soubresauts de cruauté de Julie ne ravivent que sommairement l'intérêt du public. Une mise en scène plus serrée, plus charnelle, aurait pu remédier à cela.

Car seule une poignée de sadiques jubilent encore de la déconfiture de cette jeune femme inexpérimentée dépourvue de défenses. On doit expier la faute, guidé et motivé par la peur: grand moteur de la pièce. Peur de l'autre, peur d'être jugé, peur d'être renvoyé, peur d'être répudié. Faire peur pour gagner sur sa propre peur.

Strindberg ne ménage nullement ses personnages. Il les tord dans leurs passions, leur fait payer le prix de leurs actes. Cet auteur exploite le pouvoir de la cruauté qui intimide avec une verve belle à voir. Tous les fans des *Basic instinct*, *Sliver*, *Damage* et autres thrillers érotiques devraient courir voir la qualité et la richesse de ces œuvres construites avec tant de justesse dans le propos. Strindberg déteste la censure. Quelqu'un l'a dit, l'amour est sans pitié.

Créanciers d'August Strindberg, mise en scène de Téo Spychalski, avec Carmen Jolin, Jean Turcotte et Denis Michaud. À l'Espace la Veillée jusqu'au 16 octobre.

Mademoiselle Julie d'August Strindberg, mise en scène de Denise Filiatrault, avec Sylvie Drapeau, Luc Picard, et Lisette Dufour. Au Théâtre du Rideau Vert jusqu'au 23 octobre.

La Tragédie comique : Pour l'amour de la vie et du théâtre

brève

Geneviève Billette

Faisant valser les mondes réels et imaginaires, *La Tragédie comique* est une pièce qui a atteint les sommets de son art; un théâtre total, au sein duquel on reconnaît la vie. Cette éblouissante coproduction franco-belge sera présentée pour la première fois à Montréal. C'est un rendez-vous avec la grâce et le génie.

C'est suite à l'immense succès remporté par *La Tragédie comique* en juin 1992, que le Carrefour international de théâtre de Qué-

bec a pris l'heureuse initiative de produire la pièce en tournée. En tout, près de 15 villes québécoises seront visitées. Encensée par la critique belge et parisienne, *La Tragédie comique* s'est vu ici décerner le Prix du meilleur spectacle étranger de la saison 1991-1992, remis par l'asso-



Viviane Bolland

Yves Hunstad dans la Tragédie comique : l'essence même du théâtre

ciation québécoise des critiques de théâtre.

Cette pièce illustre la rencontre entre un personnage de théâtre à la verve exceptionnelle et le comédien, insécure et angoissé, qui doit, pour la première fois, l'incarner devant un public. Le duel est touchant, drôle, étourdissant. Le personnage entraîne son comédien et toute l'assistance à travers une épopée où l'amour et les forces de la vie triomphent.

La performance d'Yves Hunstad, seul en scène, tient de la prouesse. S'appuyant sur un texte à la fois poétique et malicieux, qu'il a lui-

même écrit en collaboration avec la metteuse en scène Eve Bonfanti, Hunstad provoque avalanches de rire et de larmes, dans la plus pure simplicité. Tout l'essentiel du théâtre et de la vie se retrouve concentré dans le creux de ses mains. *La Tragédie comique* est un cri de joie nécessaire, une sublime apologie de l'imaginaire.

La Tragédie comique, présentée par le Carrefour International de théâtre de Québec, au Monument National, 118 boul. St-Laurent, salle Ludger-Duvernay, du 12 au 16 octobre.

Presse écrite : la crise

[Cet article constitue le second volet d'une série de trois. Le premier d'entre eux s'intéressait à la formation des journalistes au Québec et le dernier, à paraître le 19 octobre, portera sur l'avenir global du journalisme écrit face aux autres médias d'information.]

Marie-Violaine Boucher

Symptômes d'une crise en devenir

Le mot crise, utilisé à tort et à travers, peut paraître fort, surtout si on l'applique à la presse écrite dans son ensemble, plutôt qu'à certains journaux en particulier. Seuls quelques symptômes, tout de même graves, nous la font pressentir. Il ne faut pas se leurrer pourtant: les coupures budgétaires, de même que l'informatisation du processus de production des journaux touchent ou toucheront toutes les entreprises, à des moments et à des degrés différents. Certaines d'entre elles seront mieux préparées que d'autres - en partie grâce aux erreurs des unes - à affronter ces problèmes.

Tous les grands quotidiens québécois possèdent leurs syndicats. Certains se sont dotés de conventions collectives bétonnées, tels *La Presse* et *Le Journal de Montréal*. Impossible donc, pour la direction de ces deux entreprises, de licencier qui que ce soit, malgré tous les changements en cours et à venir

« Le Devoir ne publie pas », « Les typographes du Journal de Montréal en lock-out », « Le Soleil propose la préretraite ou le rachat d'emploi à 30 de ses journalistes ». « On tue la une », la fameuse réplique de la série télévisée *Scoop*, n'est que de la petite bière aux côtés de ces titres on ne peut plus réels et alarmants.

La presse écrite au Québec traverse une des crises les plus graves de son histoire, sinon la plus importante. Généralisée, elle s'explique à la fois par les conflits internes des grands quotidiens, les contrecoups du virage technologique désormais incontournable et, bien sûr, les graves problèmes de financement.

qui nécessiteraient une réduction du personnel. On privilégie plutôt le rachat d'emploi, la pré-retraite ou l'insertion dans un nouveau service au sein même du journal. Souvent, comme l'expli-

que Jacques Vallée, vice-président à la production à *La Presse*, les syndicats se

Souvent les syndicats se sont rendus compte, après une vaine période de résistance, que la survie de leur entreprise dépendait des sacrifices à faire.

soient rendus compte, après une vaine période de résistance, que la survie de leur entreprise dépendait des sacrifices à faire.

Josée Boileau, journaliste et présidente du syndicat de la rédaction au *Devoir*, s'est ainsi vue forcée d'accepter, au mois d'août, de sérieuses modifications



Marie-Louise Gauthier

monde il y a moins de dix ans, il a dès ses débuts pris compte des nouvelles données mentionnées par M. Vallée, ce qui explique en grande partie sa vogue auprès des 18-35 ans. Encore faut-il rappeler qu'il s'agit d'un hebdomadaire, ce qui le met en marge des grands quotidiens. Notons aussi que son personnel n'est pas syndiqué, ce qui constitue un atout sans prix pour le journal, qui se meut sans contrainte, dynamique et innovateur. Jean-Hugues Roy, seul journaliste permanent pour *Voir*, confirme la situation confortable du journal, tout en précisant que les profits enregistrés servent à faire vivre le *Hour* et le *Voir Québec*. Autre bémol: les journalistes, chro-

à la convention collective de ses collègues journalistes. Dans son cas, ce n'est pas la disparition assurée du journal qui l'a fait plier, mais plutôt le fait qu'une centaine d'emplois étaient en jeu, dont ceux de secrétaires et de commis de bureau qui ne pourraient pas, comme les journalistes, s'en tirer en faisant de la pige. « Il y a une grosse crise de l'information actuellement, qui m'apparaît particulièrement aiguë et dramatique », constate-t-elle aujourd'hui avec à peine deux mois de recul.

Tout le monde s'accorde sur la présence d'un malaise, mais personne n'arrive à en mesurer l'ampleur et les conséquences à moyen et long termes. Les journalistes semblent peu au fait de la situation financière de leur journal et les cadres se tiennent coi-tes et ne souhaitent visiblement pas s'entretenir des prémisses de la situation. Jacques Vallée esquisse néanmoins une réponse: « Tous les journaux en Amérique du Nord sont dans une période de transition, parce que le mode de consommation, la façon d'annoncer ont changé, sont en train de changer, à cause aussi de l'analphabétisation, des jeunes qui lisent moins ou qui lisent autre chose. Tout cela entraîne des changements internes qui viennent bouleverser des habitudes qui étaient quasiment centenaires. »

Voir est le seul journal qui se porte bien en ce moment. Venu au

niqueurs et cadres de la boîte ne jouissent d'aucune sécurité d'emploi ni d'aucun régime d'assurance ou de retraite. Certes, l'entreprise est bien jeune, son succès est retentissant auprès du lectorat, sa survie ne fait à peu près aucun doute, mais à de pareilles conditions, veut-on y travailler longtemps?

Le Journal de Montréal et *la Presse* offrent en comparaison des conditions de travail mirobolantes à leurs journalistes. Salaires moyens exceptionnellement élevés - entre 60 000\$ et 100 000\$ -, vacances payées à temps et demi, semaines de quatre jours, etc. Mais peut-on encore croire à l'intégrité des journalistes lorsqu'on voit des chiffres semblables? N'est-ce pas le prix à payer pour acheter le silence? Attention! Il ne faut pas tomber dans une vision simpliste des choses. Seulement, les doutes sont là.

Dans n'importe lequel des cas, affirme Josée Boileau, même dans celui des journalistes du *Devoir* qui, au mieux, sont payés 40 000\$, l'indépendance d'un journal ne tient qu'à la conscience profession-

nelle de chacun. Plus il y a de personnes qui investissent, quelle que soit l'importance du montant, plus il y a d'intérêts en jeu et plus il faut être vigilant.

La présidente du syndicat, qui a ouvertement décrié la façon de faire de la direction du *Devoir* au cours de la crise du mois d'août, demeure extrêmement critique face au quotidien, que ce soit face à sa sol-disant indépendance, à son prétendu statut de journal d'idée, à son rôle au Québec et même à sa raison d'être. « *Le Devoir* est devenu une entreprise comme les autres », constate-t-elle. « Journal d'idées, oui, mais encore faut-il voir quelles sortes d'idées. On a été un peu étonné de voir, publiée dans *Le Devoir*, une entrevue avec M. Pinochet par exemple. Ça n'a pas tellement plu aux journalistes. »

La situation du *Devoir* est l'une des plus préoccupantes pour le moment. Paradoxalement, ce ne sont probablement pas les investissements technologiques qui ont le plus ébranlé les finances déjà précaires de l'entreprise. Au contraire, les changements faits au niveau de la mise en page et de la production n'ont entraîné aucun licenciement - *Le Devoir* ne possédait pas ses propres typographes mais utilisait à contrat ceux de Québecor -, et sept nouvelles personnes, mieux qualifiées pour les nouveaux programmes en application, ont été engagées depuis novembre 1992.

D'après Josée Boileau, les coupures les plus douloureuses ont été

faites au niveau de la rédaction: « Si je regarde la campagne électorale actuelle, on n'a même pas les moyens de sortir, de suivre les chefs; les budgets de déplacement sont ridicules. » Coupures aussi du côté du centre de documentation, qui était excel-

« Le Devoir est devenu une entreprise comme les autres. Journal d'idées, oui, mais encore faut-il voir quelles sortes d'idées. On a été un peu étonné de voir, publiée dans *Le Devoir*, une entrevue avec M. Pinochet par exemple. Ça n'a pas tellement plu aux journalistes. »

lent et compensait la faiblesse du journal sur le terrain selon la journaliste: « On a licencié une employée, on coupe dans les achats: les statistiques Canada, les revues de presse, tout saute. Je suis un peu perplexe quant à avoir un *Devoir* de qualité. »

Pourquoi y travailler alors? Parce que, explique-t-elle, « en 1993, avec le taux de chômage qu'on connaît, tu ne joues pas des jobs comme ça. Tu tentes plutôt de négocier. » Comme le montrait Thomas Lavier dans son article paru le 21 septembre dans le *McGill Daily français*, la course aux emplois dans le domaine

Josée Boileau tire sa révérence au *Devoir*

Marie-Violaine Boucher

Vendredi dernier, Josée Boileau, journaliste et présidente du syndicat de la rédaction du *Devoir*, annonçait sa démission à Madame Lise Bissonnette, directrice du quotidien.

Dans une lettre rendue publique, Mme Boileau invoque la dégradation des conditions de travail au journal et la perte de sa « foi » en *Le Devoir* pour justifier sa décision. « La crise du mois d'août [...] a tué quelque chose de précieux qui au-delà des moments les plus sombres avait toujours existé: l'attachement des employés pour cette maison. » dit-elle.

On se souvient que lorsque de sérieux problèmes financiers ont menacé la survie de l'entreprise il y a deux mois, Josée Boileau a dû accepter, au nom du syndicat, les propositions de la direction qu'elle jugeait personnellement inacceptables. Son amertume ne s'était pas dissipée depuis.

La décision de Mme Boileau, bien que mûrie, a pris de cours ses

collègues de travail. « Nous avons été pris par surprise, bien que nous connaissions ses sentiments face à la direction », avoue Robert Dutrissac, vice-président du syndicat, qui remplace Mme Boileau par intérim.

Le départ de Josée Boileau suit de près celui de Chantal Hébert, qui elle aussi travaillait à l'information politique. Selon M. Dutrissac, nombreux et nombreuses sont ceux et celles qui voudraient en faire autant. Seulement, vu le peu d'emplois offerts, on se tient coi. Contrairement à Chantal Hébert, qui a quitté *Le Devoir* pour *La Presse*, Josée Boileau pense pour le moment faire de la pige. « Elle prend d'énormes risques professionnels », s'inquiète Robert Dutrissac.

Dans une entrevue accordée au *McGill Daily français* il y a une dizaine de jours, Josée Boileau critiquait ouvertement *Le Devoir* et se lamentait pourtant sur le sort des pigistes. Elle dit aujourd'hui que parfois les choix sont difficiles mais qu'il y a une question de principe derrière tout ça. L'entrevue paraît dans le dossier ci-joint.

Ads may be placed through the Daily Business Office, Room B-17, University Centre, 9h00-14h00. Deadline is 14h00, two working days prior to publication.

McGill Students (with valid ID): \$3.50 per day, 4 or more consecutive days, \$2.75 per day (\$11.00 per week). McGill Employees (with staff card) \$4.50 per day, 4 or more consecutive days, \$3.75 per day (\$15.00 per week). All others: \$5.00 per day, or \$4.25 per day for 4 or more consecutive days (\$17.00 per week). *Extra charges may apply, and prices do not include applicable GST or PST.* For more information, please visit our office in person or call 398-6790 - **WE CANNOT TAKE CLASSIFIED ADS OVER THE PHONE.**

PLEASE CHECK YOUR AD CAREFULLY WHEN IT APPEARS IN THE PAPER. The Daily assumes no financial responsibility for errors, or damage due to errors. Ad will re-appear free of charge upon request if information is incorrect due to our error. The Daily reserves the right not to print any classified ad.

1 - HOUSING

Looking for a better place to live? Room in a lrg, bright apt. St. Viateur/Hutchison, close to all services, 7 min. from McGill (bus). \$290/month. 279-8724.

Furnished room for rent in modest Westmount home. Share kitchen and house with one non-smoker and 2 dogs. 481-5911.

Room to Rent in condo. Furnished, facing Metro. 15 mins. from McGill \$325/month. Negotiable. 288-0016. After 6 p.m. 769-2858.

2 - MOVERS/STORAGE

Moving/Storage. Closed van or truck. Local and long distance. Ott-Tor-Van-NY-Fla. 7 days 24 hours. Cheap. Steve 735-8148.

3 - HELP WANTED

FREE TRIPS AND MONEY!! Individuals and Student Organizations wanted to promote Hottest Spring Break Destinations, call the nation's leader, Inter-Campus Programs 1-800-327-6013.

Models Needed. All ages. The International Model Search. Oct. 17 Howard Johnson Hotel. Info: 874-7624.

5 - TYPING SERVICES

Success to all students in '93. WordPerfect 5.1. Term papers, résumés, access form, applications. 25 yrs. experience. \$1.75 double space, 7 days/week. Rapid service. On campus - Peel/Sherbrooke. Paulette Vigneault or Roxanne 288-9638, 288-0016.

So ya got that fraggin' essay, right? So now ya got two choices: Spend two

hours doin' it yerself, or spend \$1.50/page an' I do the damn thing. Bob 843-4996.

Accurate word processing services. Graph & tables as well. 457-9108/989-0748.

Word-processing of term-papers, reports, theses etc. Word-Perfect 5.1, Laser printer. 8 years experience. Fast, professional service. Good rates. Close to McGill. Brigitte 282-0301.

RESUMÉS by MBA's. Student rates. Better Business Bureau Member. 3000+ students served. Owner worked for Procter & Gamble, Heinz and General Foods. PRESTIGE (on Guy) 939-2200.

7 - ARTICLES FOR SALE

Wedding Dress. Ivory-white. All silk. Long sleeves. Off-shoulder. Little pearls on sleeves. Short train that hooks up. Size 9-10. Excellent condition. 332-1731.

13 - LESSONS/COURSES

Law School. To learn about Canada's only complete pre-law educational program call 1-800-567-7737.

14 - NOTICES

If you don't wish to walk alone after dark, why not call the Walksafe Network? Open 7 nights a week, Sun. to Thurs. 6:30 pm - 12:30 am, Fri. & Sat 6:30 pm - 2:30 am. Call 398-2498. Let's be "sole" mates!

16 - MUSICIANS

String players wanted for a small, select chamber orchestra which per-

MASTER SCHOOL OF BARTENDING

Since 1979
BARTENDING, TABLE SERVICE & (NEW) CASINO DEALER
COURSES WITH DIPLOMAS
DAY • EVENING • SATURDAY
PLACEMENT AGENCY
FRENCH & ENGLISH
STUDENT DISCOUNT

APPROVED MINISTRY OF EDUCATION #CP0265
METRO PEEL
2021, PEEL ST.
849-2828
MONTREAL • OTTAWA/HULL • QUÉBEC

PEEL PLAZA DELI

McGill Students
Tuesday & Friday:
Sandwich, drink & dantish
for \$3.75

- Pastries
- Groceries
- Spanakopita
- Meats & Cheeses
- Beer & Wine
- 8 am - 9 pm & Sundays

PEEL PLAZA BLDG.
3460 PEEL ST.
843-3053

forms standard repertoire from a variety of eras. For more info. contact: 487-8703.

18 - MISCELLANEOUS

St-Martha's-In-the-Basement ecumenical worship, Sundays 10:30 at 3521 University. For Thanksgiving, walk up to Mountain weather permitting. Info: 398-4104.

Annoncez dans le Daily Français.
398-6790.

GMAT/LSAT

We Are An Established Educational Centre
Offering 6-Week, 30-Hour Preparatory Courses
Cost: \$485.00* including all materials
*tax deductible

272-2340 The Academy of Modern Languages
Recognized by the Minister of Education 524 Jean Talon West
Montreal (Qc) H3N 1R5

CONTACT LENSES

IMMEDIATE DELIVERY

ON MOST PRESCRIPTIONS STARTING AT \$90

visual examination, OHIP accepted
glasses in 24 hrs. on most prescriptions

Goldstein & Goldstein Optometrists
1102 de Maisonneuve W. (next to Peel Pub)
844-3997 or 844-3248

Special consideration given to McGill students & staff

Occasions de s'impliquer dans le portefeuille des affaires externes

Les positions disponibles sont :

Comité des Affaires externes

Trois personnes, choisies par le vice-président aux Affaires externes, et trois membres conseillers, pour travailler sur des projets précis concernant les organisations et les dossiers extérieurs à l'Université.

Commission sur les relations avec les francophones

Le but de cette commission est d'entreprendre des démarches afin de rendre l'Association des étudiants de McGill et la vie étudiante à McGill plus accueillantes pour les francophones.

Pour palier à cette situation, il a été suggéré que le bureau des Affaires externes crée un groupe de travail qui présiderait des audiences publiques et se pencherait sur la question durant les mois d'octobre et novembre, pour finalement présenter ses conclusions et proposer des solutions au Conseil dans le courant du mois de février.

La commission a besoin de trois membres, choisis par les deux conseillers et un membre de McGill Québec.

Groupe de travail sur les médias

Nous avons besoin de sept personnes au sein de ce groupe de travail, qui se spécialiseront dans un secteur particulier des médias. Les politiques et valeurs de l'Association des étudiants de l'Université McGill, particulièrement dans le domaine de la réforme de l'éducation et les niveaux d'enseignement, ont sou-

Comité des Affaires externes
Commission sur les relations avec les francophones
Groupe de travail sur les médias
Développement des échanges étudiants



vent besoin d'être communiquées au grand public. L'image de l'association étudiante auprès de la population affecte aussi la capacité qu'a McGill d'attirer les meilleur-es étudiant-es, notre capacité d'attirer des commanditaires ainsi que notre pouvoir politique.

Le contrôle des dommages et intérêts et la gestion de l'image devraient être examinés et modifiés par un groupe organisé et responsable de ce dossier. Ce groupe serait le groupe de travail sur les médias.

Nous avons besoin de :

- 1) deux personnes pour chacun des types de média suivants, l'une parlant anglais, l'autre français : télévision, radio, presse
- 2) une personne pour les journaux étudiants sur le campus

Les candidatures pour les trois positions décrites ci-dessus devront être soumises au plus tard le 12 octobre 1993. Les formulaires (en général) sont disponibles au comptoir de l'Association des étudiants de

l'Université McGill. Un curriculum vitae ainsi qu'une lettre d'accompagnement précisant les intérêts seraient également bienvenus.

Développement des échanges étudiants

L'actuel programme des échanges étudiants, grâce auquel les étudiant-es de McGill peuvent étudier dans des universités étrangères en payant seulement les frais de scolarité de McGill, connaît des difficultés en raison du manque de personnel et de budget. Il est dans l'intention du Département des Affaires externes de :

- a) mieux faire connaître le programme
- b) rendre le programme plus accessible grâce à la participation d'étudiant-es ayant déjà participé au programme

Nous avons besoin d'étudiant-es qui ont participé au programme ou qui seraient vivement intéressé-es à le développer. Mme Holli Rubin a déjà entrepris des démarches auprès de l'administration, de qui elle a reçu des échos très favorables.

Une rencontre d'information pour tous les étudiant-es intéressé-es aura lieu le 15 octobre 1993 à 15h00, au local 435 de l'édifice Shatner.

Contactez Andrew Work au 398-6798
pour de plus amples informations sur ces groupes ou sur tout autre dossier concernant les Affaires externes.

L'IMPACT DE LA HAUSSE DES FRAIS DE SCOLARITÉ.

Plus de décrochage et des milliards de dollars perdus

Jean-François Thibault

Si le gouvernement du Québec impose une hausse des frais de scolarité de 51 p. cent (800 dollars) en janvier 1994, ceci ferait chuter la clientèle étudiante universitaire d'environ 3,6 p. cent par année. L'économie québécoise perdrait à long terme 2,5 milliards.

C'est ce que prétend l'Organisation nationale universitaire (O.N.U.) dans sa récente étude économique intitulée *Les impacts d'une augmentation des frais de scolarité à l'université*. Ayant établi ses hypothèses à partir d'un modèle économique basé sur l'élasticité de la demande, l'O.N.U. estime que la hausse des frais de 1500\$ à environ 2300\$ aurait un impact négatif auprès des étudiant-es. Par exemple l'O.N.U. évalue à 102 millions de dollars l'argent que le gouvernement ira chercher à court terme

avec une hausse des frais. Cependant, le gouvernement perdrait plusieurs milliards de dollars à long terme en raison du taux de décrochage plus élevé qui s'ensuivrait.

L'O.N.U. estime qu'une hausse de 51 p. cent des frais provoquera une baisse annuelle de 7613 étudiant-es. D'après ses calculs, un-e diplômé-e universitaire rapporte à long terme 500 000 dollars au trésor québécois en taxes et revenus. Donc, 7613 abandons entraîneraient une perte d'environ 2,5 milliards de dollars.

Parmi ses autres arguments contre la hausse de 51 p. cent, l'étude de l'O.N.U. tend à démontrer que la principale cause d'abandon est liée aux problèmes financiers des étudiant-es. Ayant imposé une hausse des frais de 181 p. cent depuis 1989, le gouvernement n'a pas ajusté en conséquence les prêts et bourses. La majeure partie des revenus étudiants provient des

emplois (51 p. cent), tandis que les parents ne contribuent en moyenne qu'à 17 p. cent, et que les prêts et bourses ne comptent que pour 15 p. cent. Plus du quart des étudiant-es gagnent moins de 6000 dollars par année et 80 p. cent vivent sous le seuil de la pauvreté.

Finalement, l'O.N.U. considère que la hausse des frais de 51 p. cent alourdira le niveau d'endettement des étudiant-es et provoquera ainsi une hausse d'abandon. D'après ses chiffres, l'endettement en 1994-95 d'un-e étudiant-e au baccalauréat pourrait s'élever à 16 000\$, 25 000\$ à la maîtrise et 44 000\$ au doctorat.

Rappelons que l'O.N.U. est une coalition d'associations étudiantes créée cette année pour s'opposer à l'éventuelle hausse des frais de 51 p. cent. L'organisme publiera prochainement une autre étude pour proposer une alternative à la hausse des frais de scolarité.

Presse écrite : la crise

► **Suite de la page 8**

des communications est féroce et tous les moyens sont bons pour en dénicher un. Conséquemment, qui en a un le garde. Logique.

La pige est la plus envisageable des alternatives au chômage chez les journalistes. Cependant, toujours selon Josée Boileau, qui l'a elle-même pratiquée avant d'entrer au *Devoir*, « les pigistes sont sous-payés, partout, au *Devoir* plus qu'ailleurs: c'est un scandale absolu, surtout qu'ils sont excellents, flexibles. » Il est compréhensible que la direction fasse appel à ces jeunes, soutient-elle cependant: elle les paye quelque chose comme 25,00\$ la page! Compréhensible aussi que les pigistes acceptent cette exploitation, puisqu'on ne leur offre rien d'autre.

Un journalisme branché : une solution?

Le succès de l'hebdomadaire culturel *Voir* porte à réfléchir sur la valeur du nouveau type de journalisme qu'il prône, c'est-à-dire branché, libre, très personnel, accrocheur. De toute évidence, ce journalisme, sans être sensationnaliste, vend. Et bien. Il s'oppose en apparence à une forme plus traditionnelle, à un journalisme qui se veut objectif, documenté, sérieux. Serait-ce un moyen de ramener à soi un lectorat désabusé et pressé?

Josée Boileau ne partage pas cette façon, quelque peu manichéenne, de voir les choses: « Il n'y a pas un journalisme branché et un journalisme plate. Je pense qu'il y a moyen d'avoir des textes bien écrits, avec de la rigueur dedans. L'opinion de l'auteur, ça va quand elle est bien identifiée. Je crois qu'il faut rapporter les choses comme elles sont, en écrivant dans un style vivant. »

Richard Martineau, rédacteur en chef de *Voir*, parle quant à lui d'« une autre voix », qui manquait à Montréal et dont le besoin se faisait sentir: « un journalisme coloré, un journalisme d'opinion, ironique, détaché. » Il souligne toutefois le fait que *Voir* est un complément d'information, qui ne vise pas à remplacer ce qui se fait déjà, et très bien. Lorsqu'on lui demande si le style de l'hebdomadaire a influencé celui des quotidiens, il sourit, évoquant le nouveau cahier « Sorties » de *La Presse* qui paraît aussi le jeudi et les titres prétendument accrocheurs du *Devoir*: « bien sûr, mais cette influence est réciproque. »

Influence qui va trop loin? Josée Boileau ne semble pas très enthousiaste face à la nouvelle politique du *Devoir* qui, dans le cadre de sa relance en janvier dernier, a décidé de favoriser les textes courts, d'accorder une meilleure place aux photographies, de laisser s'expri-

mer ouvertement ses journalistes dans une section intitulée *Perspectives*. Il ne s'agissait pas de laisser tomber la rigueur ni la bonne documentation, mais de rendre le journal plus vivant, plus facile à lire pour le lectorat à court de temps. « Or c'est rendu de la folie de dépasser un texte de 20 pouces, s'indigne la journaliste. Ce n'est pas très long. Certains dossiers ne s'expliquent pas en deux paragraphes. Dans le *Time*, à Londres, un dossier, c'est quatre pages! Comme c'est bien fait, tu lis! »

Les *scoops*, le sensationnalisme, les titres accrocheurs, l'opinion intégrée à l'information demeurent des solutions partielles qui, malheureusement, deviennent trop souvent la fin en soi d'un journal, plutôt que d'être au service d'une bonne information. Certes, ces tactiques font vendre. Mais c'est le journalisme de qualité qui en écope. Et puis le problème est d'un autre ordre: plus que financier peut-être, il est technologique et, plus que technologique, il en est un de concurrence. Les médias électroniques ne s'accaparaient-ils pas la place du journalisme écrit? Jusqu'à quel point? Avec quelles armes la presse entend-elle protéger son territoire? Y réussira-t-elle? Réponse hypothétique dans deux semaines.

Venez vivre l'actualité au Daily français!

Ce soir, en exclusivité : la bataille de Moscou sur écran géant!

Plus : Des jeux Nintendo de massacre; votre cible au choix : Campbell, Manning, Chrétien ou Bouchard.

Nous avons besoin de : tireurs d'élite, terroristes, journalistes, photographes, graphistes, cuisiniers, correcteurs et correctrices.

Pas d'expérience requise. Nous offrons un remodelage intégral du cerveau.

Réunion ce soir 18h au refuge B-03 du William Shatner.

Le Canada aura son premier institut à McGill

► **Suite de la page 1**

françaises, fait remarquer qu'on choisit toujours une discipline avant un sujet, et s'inquiète de ce que « le succès de l'institut dépendra beaucoup de sa capacité à attirer des étudiant-es ». Pour pallier à la difficulté, l'université entend attirer des professeur-es de renom et mettre sur pied une campagne publicitaire.

Place incertaine pour le Québec

La place du volet québécois dans tout cela reste un sujet nébuleux. L'actuel programme d'études canadiennes se verra absorbé dans l'institut. Quant à celui d'études québécoises, le doyen McCallum répond de façon assez vague qu'il y sera « lié de façon très proche. »

L'absence, à ce stade, d'une personne à la direction générale, à laquelle on entend laisser beaucoup de marge de manœuvre, empêche d'en parler avec certitude, ce qui n'est pas sans inquiéter le professeur Gagnon, coordonnateur du

programme. Ce dernier souligne l'importance du maintien de l'indépendance des études québécoises, en faisant remarquer que, déjà, on observe un manque de pluralisme au niveau du conseil d'administration. « Lors de la fondation de l'institut, j'avais indiqué qu'il était important de faire une place à des fédéralistes de tout acabit, dit-il. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Le programme doit pouvoir se rapporter au doyen et non au directeur ou à la directrice du centre. Le choix de la personne devant occuper ce poste est aussi à surveiller. Il faut quelqu'un qui puisse garder une distance critique face au donateur. »

M. McCallum, avec qui l'entrevue s'est déroulée en français, assure vouloir promouvoir le bilinguisme de l'institut et y inviter des intellectuel-les de toutes les tendances. « Mais, fait-il remarquer, il faut comprendre qu'on n'ira pas placer dans un institut chargé d'étudier le Canada des gens qui veulent sa destruction. »